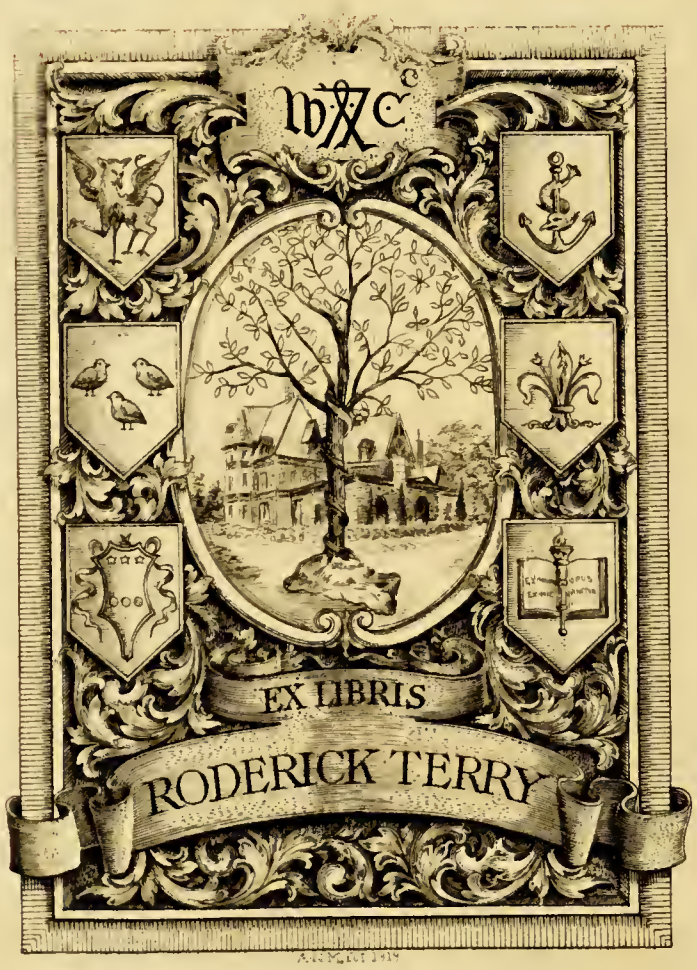

John Carter Brown
Library
Brown University

On a ajouté à cet exemplaire

Un portrait de La Fayette ;

Une lettre autogr. de La Fayette,

lettre d'amour à sa chère Aglaé ;

Une lettre autogr. de la marquise

de La Fayette.

787

C. 2

Copy in L.C.

By Jean-Baptista Poupart de Beaubourg

See Bib. File for letter

of Louis Gottschalk 2 June 1939.

M.LE G.AL DE LAFAYETTE,

Député du Dépt. de Seine et Marne,

Commandant Général des Gardes Nationales de France,

en 1830.

LE TRIOMPHE
DU BEAU SEXE,
OU
ÉPITRE
DE M. LE MQUIS
DE LA FAYETTE
A SON ÉPOUSE.

Du Camp du Général Waginſton, en quartier d'hiver à Lancaſter, le 22 Janvier 1778.

A BOSTON,
De l'Imprimerie du Congrès.

M. DCC. LXXVIII.

AUX AGRÉABLES DU SIECLE.

BON Dieu ! quel attendriſſement, dira ſûrement quelqu'un de vous, après la lecture de ma Lettre ! Y penſez-vous, de montrer tant de déſolation pour un ſi petit ſujet ? Qu'un Officier, un Homme à plumet & du bon ton aime ſa femme, qu'il la quitte avec peine, quand c'eſt pour un eſpace de temps conſidérable, qu'il laiſſe même échapper, en ſecret, quelques larmes ſur une ſéparation qui l'afflige, cela eſt bien bourgeois; mais, à la rigueur, on peut le paſſer. . . . Mais que ſes pleurs ſe tariſſent ſi difficilement, qu'il ait la foibleſſe de le dire, & qui pis eſt, de s'en faire gloire, oh, cela eſt miſérable, cela fait pitié, cela révolte. Voilà, j'en conviens, le langage que doit tenir une partie de nos Militaires, qui fait conſiſter le métier des armes à

acheter une Compagnie, ou obtenir par la naiſſance un grade ſupérieur, à porter un uniforme, à affecter une étourderie, un air évaporé, qui jurent ſouvent avec un caractere froid & indolent, à s'annoncer dans les lieux qu'ils fréquentent par beaucoup de bruit & de tapage, à inſulter ſans raiſon ceux dont ils n'ont rien à craindre, ou à ſe précipiter témérairement dans le danger, lorſque cette fougue devient ſtérile, & qu'ils ignorent eux-mêmes le motif qui les porte à affronter le péril, enfin, à jouer un rôle différent de celui des autres hommes, à ſe faire une maniere de penſer & d'agir, contraire aux loix de la nature & du bon ſens.

MAIS pour celui dont le rang eſt le prix de ſes ſervices, qui n'a embraſſé l'état militaire que pour défendre ſa Patrie, ou venger l'outrage fait à ſon Roi, qui, ſans être inſenſible à la perte de ſa vie, la livre ſans héſiter, dès que ce ſacrifice peut leur être utile, qui gémit d'avance en lui-même, du ſang qu'il va verſer dans une action, où il déplore la malheureuſe néceſſité qui le lui a fait répandre, qui ſçait que la modeſtie, la douceur, & la bienfaiſance d'un être ſocial, n'ont rien d'incompatible avec la noble fierté & le courage d'un ſoldat, & qui, bien loin d'imaginer un mérite ridicule à dépouiller ce doux pen-

chant & cette affection que nous devons aux nôtres, ſe ſent pouſſé par ce ſentiment même, à tout oſer pour leur conſervation, je ſerois bien ſurpris s'il s'indignoit de l'extrême ſenſibilité d'un de ſes Camarades, dans la triſte ſituation où je me trouve. Non, j'ai meilleure opinion du cœur de nos vrais Guerriers : tous ne confondent pas la férocité avec la bravoure, ni la fermeté avec la ſtupidité & la fanfaronnerie. On en a vu plus d'un, & l'on en voit encore tous les jours, & cela parmi ceux dont la valeur eſt la moins ſuſpecte, ſecouer hardiment un préjugé dont la nature & la raiſon s'offenſent à la fois, & ſe ſouvenir qu'avant d'être de telle ou telle profeſſion, ils ſont de la condition de tous les hommes, qu'ils ne doivent donc point rougir de payer à cette qualité un tribut indiſpenſable, & que, de cette même main, dont ils terraſſent un ennemi perfide, ils peuvent eſſuyer les larmes d'une tendre Epouſe, & celles que leur fait verſer à eux-mêmes la douleur de s'en voir ſéparés, & tracer, avec l'énergie dont ils ſont capables, des ſentiments qui font honneur à la bonté de leur ame, aux liens ſacrés du mariage, & en général à l'humanité.

A LA bonne heure, me dira-t-on encore, qu'un Militaire aime ſa femme une quinzaine de jours après celui de ſon mariage. L'amour eſt

indulgent & ne voit encore que des perfections dans l'objet qui l'enflamme. Et le temps ſert à le détromper. . . . Mais, non-content de cette apologie, vous oſez avancer, contre le ſentiment de Deſpréaux & de Juvenal, que les Femmes ſont auſſi vertueuſes aujourd'hui qu'autrefois. Vous abuſez même d'un paſſage de ce dernier Auteur ; & comme, s'il vous étoit favorable, vous oſez le prendre pour épigraphe. Enfin, vous abandonnez vos droits au point de convenir que les Femmes ſont nos guides à la vertu.

A CELA je réponds qu'il s'en faut de beaucoup que les idées de Boileau ſoient toujours à adopter, & que les traits injurieux lancés contre Quinault ne ſont pas les ſeules incartades du ſatyrique français. D'ailleurs, quand ce qu'il répete, après ſon maître, ſeroit vrai, oſerions-nous nous venter d'avoir moins dégénéré que le Sexe, de la vertu de nos Peres ? Mais paſſons, & revenons à l'avis de Deſpréaux.

TOUT bien conſideré, on ne peut blâmer abſolument le Héros que ce même Boileau fait parler dans ſa ſatyre contre le mariage. Tout ce qu'il lui fait dire eſt ſentences, & toutes ſentences vraies à certains égards, & fondées ſur

l'expérience journaliere, qui nous apprend, à n'en pouvoir douter, que pour bien des gens;

L'Hymen avec la joie a tant d'antipathie,
Qu'on n'a que deux beaux jours, l'entrée & la ſortie;
Si l'on en trouve plus, c'eſt par un cas fortuit:
L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit.

Néanmoins, ſelon le même Auteur, cette vérité n'eſt pas ſi générale qu'elle exclut toute exception. Il y a, il l'avoue, des mariages heureux, & quand ils ſont tels, c'eſt, ſans contredit, le plus doux état de la vie.

Quelle joie en effet, quelle douceur extrême!
De ſe voir careſſé d'une Epouſe qu'on aime,
De s'entendre appeller *petit Cœur*, ou *mon Bon*,
De voir, autour de ſoi, croître dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agréable Mere,
De petits Citoyens, *dont on croit être Pere*!
Quel charme! Au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-tôt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance.

Quant au paſſage de Juvenal, je ne m'embarraſſe pas du ſens que lui donne ce rigide Cenſeur des vices de ſon temps. Il ſuffit que celui que cette phraſe, ſans être altérée, préſente naturellement à l'eſprit, ſoit conforme au ton général de ma Lettre, pour que j'aie été en

droit de l'inſcrire à la tête. Eh ! où en ſerions-nous, s'il falloit ſuivre, à la rigueur, le précepte de cet atrabilaire, qui, dans l'endroit cité, ne veut pas qu'on ſe marie, parce que, ſelon lui, il n'y a aucune Femme dont les vues ne s'oppoſent à l'amour qui doit unir deux Epoux.

C'EST par une ſuite de la différence de mes ſentiments & de ceux de tout homme de bon ſens, d'avec les ſiens, que j'ai avancé que les Femmes nous applaniſſent la route de la vertu ; & je ne ſerois pas le premier qui, en parlant du Sexe, diroit :

Nos défauts ſont de nous,
Nos vertus ſont de lui.

IL ne s'agit pas ici de la vertu en général, mais de cette aimable pudeur qui fait le principal ornement du Sexe, & qui a pour nous tant d'attraits, que l'amour s'allume ou s'éteint dans nos cœurs, à proportion de ſon éclat ou de ſa chûte. Nous avons des vertus : qui peut en douter ? Leur nombre eſt peut-être ſupérieur encore à la maſſe de celles que pourroient nous oppoſer nos Compagnes. Mais rendons-nous juſtice ; ce ne ſera jamais du côté de la modeſtie & de la décence que nous l'emporterons. Soit tempérament,

tempérament, ſoit réflexion, on a réellement ſur nous l'avantage à cet égard.

JE dis tempérament, contre l'opinion commune, & peut-être ne me trompai-je pas ſi fort. Car, enfin, ce n'eſt que par les effets extérieurs, conſtants & preſque généraux, que nous pouvons juger du principe inviſible qui les produit. Nous eſtimons que de deux corps, celui-là a le plus de ſolidité & de force, qui réſiſte davantage à la même action, ou même à des efforts plus redoublés & plus puiſſants. Cela poſé, je ne vois preſque plus de difficulté pour ſe décider entre le Sexe & nous.

MAIS, pour rendre la choſe plus ſenſible, examinons ce qui ſe paſſe dans toutes les liaiſons de ce que nous appellons honnêtes Gens, & qui ſe termine d'une maniere licite ou criminelle, & inſtituons un parallele des attaques livrées aux parties reſpectives.

NOUS avons à nous défendre des charmes que les Femmes offrent à nos yeux, qu'elles relevent par l'éclat de la parure, qu'elles animent par le feu de leurs regards, ou qu'une douce langueur, ſoit naturelle, ſoit affectée, rend encore plus touchante. Un ſon de voix tendre, enchanteur,

un bon cœur, un eſprit fin & délicat, des manieres aiſées, engageantes pénétrent notre ame, la captivent, l'enchaînent ; en un mot, nous ſommes expoſés à tout ce que la décence permet au Sexe de mettre en uſage pour nous attirer à lui ; ce qui ne va guere plus loin que ce que je viens de dire.

VOYONS maintenant quels ſont les aſſauts qu'il a à ſoutenir de notre part avant de ſe rendre ou de triompher. D'abord nous retorquons contre lui tous ces traits que la bienſéance autoriſe : ainſi il y a déja parité. Nous avons de plus cet avantage, de frapper ſes yeux de l'éclat éblouiſſant des dignités & des diſtinctions que nous nous ſommes réſervées. Il eſt étonnant combien lui en impoſe un front couronné dans les champs de Bellone, au ſommet du Pinde, au bout de l'arêne, & quelle vive impreſſion fait ſur ſes facultés ce pompeux appareil qui nous environne dans l'exercice de nos Charges & dans les principales fonctions du Miniſtere public.

ENCORE, ſi nous nous en tenions à ces armes que la nature ou la force nous ont fournies ; mais quelque bonne opinion que nous ayons de nous-mêmes dans les autres circonſtances de la vie, nous n'avons garde d'être ſi préſomptueux à l'é-

gard du Sexe, ni d'abandonner le ſoin de nos conquêtes aux moyens légitimes, dont le Créateur a pourvus l'homme & la femme pour ſe plaire mutuellement. Tout ce que l'éloquence a de plus preſſant, tout ce que la pourſuite a de plus obſtiné, tout ce que la violence & la ruſe ont de pouvoir & de reſſource, nous l'employons pour arriver à nos fins ; & quand nous ne les atteignons pas, nous pouvons dire qu'il y avoit impoſſibilité au moins morale.

MAIS je m'engage, ſans y faire attention, dans une diſſertation qui me meneroit trop loin. Tenons-nous-en donc à quelques réflexions ſimples, & dont la vérité frappera quiconque ſe pique de bonne foi. On ne voit point les femmes bien nées prévenir les hommes & recourir ouvertement aux moyens de ſéduction. Loin de nous propoſer le crime, elles s'indignent de nos deſſeins, quand nous oſons les leur faire entrevoir, & la fuite, le mépris, quelquefois la vengeance la plus ſévere ſont le prix de notre témérité. Il en eſt pourtant qui ſe rendent à nos deſirs, mais ce n'eſt qu'après une longue réſiſtance, & dans un de ces moments fatals, où l'attendriſſement & l'ivreſſe de l'amour ſuſpendent, pour ainſi dire, toutes les autres fonctions de notre ame, & ne lui laiſſent plus l'uſage de ſa raiſon : moment terrible, qui ne tarde pas à

être ſuivi du repentir, & ſur lequel elles verſent, quoique tard, des torrens de larmes. Dans les liaiſons mêmes qui tendent à un but légitime, nous les voyons communément s'oppoſer à nos vœux, éluder leurs foibles promeſſes, temporiſer, éloigner, tant qu'elles peuvent, le moment où nous attachons notre bonheur. Il faut en quelque ſorte leur arracher le conſentement que nous demandons; encore ont-elles beſoin, pour ſe déterminer à le lâcher, de s'étourdir quelques inſtants ſur la répugnance qu'elles éprouvent, ou d'être forcées par l'autorité d'un pere ou d'une mere qui daignent appuyer nos prétentions. Dans bien des pays les Villes ſe dépeupleroient, ſi on étoit plus facile à ſatisfaire l'envie qu'elles témoignent preſque toutes d'embraſſer la vie du cloître; enfin, à s'en tenir à des apparences ſoutenues & preſque générales, les ſeules regles ſur leſquelles nous puiſſions aſſeoir notre jugement dans la theſe préſente: le Sexe, s'il eſt porté au plaiſir, l'eſt encore plus au maintien de ſon honneur & de ſa vertu.

Je ne vois rien de ſemblable dans notre conduite, ou pour mieux dire, elle y eſt directement oppoſée. Non-ſeulement nous ne rejettons pas les offres obligeantes qui nous ſont faites quelquefois (& encore de quelle maniere, en comparaiſon de notre façon de procéder;) mais

nous les ſaiſiſſons avec une avidité extrême ; nous courons même au-devant ; & ni les refus, ni les dédains, ni la réſiſtance la plus opiniâtre ne ſont capables de ralentir notre ardeur effrénée. Il n'eſt pas de lieux, pas d'aſiles, ſi ſacrés & ſi reſpectables qu'ils ſoient, où nous ne pourſuivions les timides objets de nos deſirs inſatiables, & à peine le redoutable ſanctuaire, & la préſence de celui qui le remplit de ſa Majeſté, ſont-ils un frein à la témerité de notre langue, & à l'audace de nos folles entrepriſes. Que nous fuſſions auſſi réglés dans nos mœurs, que nous ſommes débauchés pour la plûpart, je n'en ſerois pas ſurpris ; loin qu'on nous préſente les occaſions de commettre le crime, on tâche de ſe ſouſtraire à celles que nous offrons. Mais que le Sexe ne s'oublie pas plus ſouvent au milieu des pieges qui l'environnent de toutes parts, & des moyens de ſe ſatisfaire qu'il rencontre en foule ſous ſes pas, voilà ce que je ne ſaurois comprendre, & qui me feroit croire volontiers qu'il eſt moins porté que nous au plaiſir par tempérament. Dirons-nous que cette ſageſſe apparente eſt un effet de la réflexion & de la crainte, en ce cas, cédons-lui donc un jugement plus ſain & plus ſolide que le nôtre, & abandonnons-lui le prix de la prudence, cette vertu ſi rare & ſi néceſſaire dans toutes nos démarches, puiſque dans les circonſ-

tances mêmes où notre foibleſſe nous ſeroit auſſi préjudiciable que la ſienne, il nous montre encore l'exemple de la ſurmonter ?

J'AVOUE pourtant, avec ceux qui déclament volontiers contre les Femmes, que de tout temps, on a dit qu'elles étoient fragiles ; mais cette épithete, qu'on donne ſi fragilement au BEAU SEXE, ne doit pas l'offenſer, ni donner lieu à ſes Antagoniſtes de s'en prévaloir, tout ce qui eſt fragile ne ſe briſe pas. Ainſi quand le Sexe ſeroit auſſi fragile qu'on a coutume de le dire, il n'en auroit que plus de mérite, en ſe roidiſſant contre ſa pente naturelle, en nous apprenant à y réſiſter à ſon exemple, en ſe conduiſant au-dehors comme s'il étoit plein de force & de fidélité. Nous faiſons autant de cas de cette (Porcelaine) argile tendre & délicate, devenue un des principaux objets de notre luxe, à qui on fait prendre toutes les formes imaginables, & que la Peinture ſe plaît à embellir des richeſſes de ſon art, que des métaux les plus compactes & les plus durs. Ne ſeroit-ce pas en bonne partie de cette tendreté, & même la difficulté de conſerver intacts, des ouvrages ſi fragiles, qu'ils tirent leur prix ? D'un autre côté, la fragilité de ces vaſes précieux & de ces figures de toute eſpece, qui font l'ornement de nos tables & de nos plus ſuperbes appartements, ne détruit pas

leur ſolidité intrinſeque. Rien au contraire, n'eſt ſi bien lié, ni ſi indiſſoluble en ſoi que cette matiere délicate; rien ne garde ſi long-temps l'élégance de ſa forme & la vivacité des couleurs, dont elle eſt emprégnée. Le temps qui ronge le fer & l'or même, n'en enleve ſenſiblement aucune partie; l'eau dont on ſe ſert pour enlever les taches, que lui fait contracter un attouchement étranger, ne ſauroit la diſſoudre peu-à-peu, comme elle fait des autres corps, & c'eſt de l'activité même d'un feu dévorant, qu'elle a tiré ce poli & cet éclat dont nous ſommes ſi curieux. Abandonnée à elle-même, elle ſubſiſtera de ſa propre force, & fera pendant des ſiecles entiers le plaiſir de nos yeux. Elle ſe prêtera même à l'action modérée que nous employerons pour réparer, ou plutôt pour découvrir ſa beauté cachée de temps en temps ſous ces parcelles de pouſſiere, qui s'y attachent à la longue, ou ſous une matiere plus tenace & plus adhérente, & à moins d'être heurtée bruſquemenr par un mal-adroit ou un furieux, elle paſſera éternellement de main en main, ſans recevoir la moindre altération.

Ne pourroit-on pas à certains égards, dire la même choſe du beau Sexe, en lui ſuppoſant plus de fragilité qu'à nous? Reſpectons-le, comme il ſe reſpecte lui-même: Faiſons de ſes vertus le

plaiſir de notre ame, &, de ſes charmes extérieurs, celui de nos yeux : N'employons qu'une douceur modeſte pour l'engager ſous nos loix. Banniſſons la force, la violence, la contrainte, & ſans étouffer ce ſentiment agréable qui le porte à aimer, ſa tendre pudeur continuera à faire nos délices, en conſervant long-temps cet éclat & cette fraîcheur, qui ne demandent que d'être ménagés.

LE TRIOMPHE
DU BEAU SEXE,
OU
ÉPITRE
DE M. LE Mquis
DE LA FAYETTE,
A SON EPOUSE.

Si tibi legitimis pactam, junctamque tabellis non es amaturus, ducendi nulla videtur causa. Juv. Sat. VI. ℣. 199.

OUI, malgré le fracas, le tumulte des armes,
Malgré les cris confus dont le sol retentit,
L'ivresse d'un Soldat en soin se convertit;
Je peux seul un instant m'occuper de tes charmes,

Je peux en liberté gémir, verſer des larmes,
Epancher dans ton ſein mon amoureux tranſport,
O toi! qu'un chaſte Hymen ſeul unit à mon ſort.

QU'AVEC rapidité, dans ſa fuite cruelle,
Le temps qui l'a fait naître a chaſſé mon bonheur!
Hélas! un nœud ſi doux, une chaîne ſi belle,
Si juſtement acquiſe à ma ſincere ardeur,
N'étoit donc que l'eſſai d'une peine nouvelle,
Un calme paſſager, un triomphe impoſteur!...
Et toi, pour qui je ſouffre, ô ma chere Patrie!
Tranquilles Citoyens, à l'aſpect du danger,
Comptez, comptez pour rien & mon ſang & ma vie,
Qu'immole avec plaiſir la ſoif de vous venger;
Mais, partagez du moins le deſtin déplorable,
Les chagrins d'un Amant long-temps infortuné,
En s'arrachant des bras d'une Epouſe adorable,
Au moment où ſon feu s'étoit vu couronné;
Et vous, vils ennemis, dont les armes infâmes (*a*)
Révoltent la nature, irritent mon courroux,
Puiſſent dans vos cités vos enfants & vos femmes,
Chercher vos corps ſanglants abattus ſous mes coups;
Puiſſai-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir vos maiſons en cendres & vos lauriers en poudre,

(*a*) M. le Marquis de la Fayette rappelle ici les horreurs du Scalpage.

Voir le dernier Anglois à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeul en être cauſe, & mourir de plaiſir !... (*a*)

VAS, ma ZAÏS, bien loin que le nœud qui nous lie,
Diminue à mes yeux l'éclat de tes attraits,
Chaque jour à mon cœur te préſente embellie,
Chaque jour je le ſens percé de nouveaux traits.
Rien ne peut me tirer de l'ennui qui m'accable :
Mes efforts redoublés deviennent ſuperflus ;
Je promene par-tout l'idée inſurportable,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
D'un ſonge quelquefois l'illuſion flatteuſe,
Vient pour quelques moments égayer mes eſprits ;
Je crois revoir encor cette journée heureuſe,
Où de mes ſoins conſtants ta main devint le prix ;
Tes ſanglots, tes ſoupirs, tes longs gémiſſements,
Implorent le ſecours du Dieu de l'Hymenée,
Aux pieds des ſaints Autels je te vois proſternée,
Je te donne ma foi : tu reçois mes ſerments :

(*b*) Perſonne n'ignore aujourd'hui l'exiſtence du Marquis de la Fayette, à qui la gloire peut-être a fait faire un faux calcul ; mais que nous ne pouvons néanmoins nous empêcher d'admirer.

Ce jeune Seigneur épouſa, après les plus dures traverſes, quelques mois avant de paſſer en Amérique, une femme adorable, de la maiſon de Noailles, qu'il aime éperdûment, & dont il eſt tendrement aimé, & qui, quoique d'une naiſſance des plus illuſtres, & pourvue d'une fortune brillante, l'a moins tenté par ſon rang & par ſes richeſſes, que par ſes vertus. Du reſte, la haine qu'il porte aux Anglois, comme Chevalier Français, eſt bien faite pour le juſtifier dans ſon eſſort.

D'une aimable rougeur ton viſage ſe couvre,
Ton œil embarraſſé montre un trouble charmant;
Ton poulx s'émeut, s'agite, enfin ta bouche s'ouvre,
Et tu combles les vœux du plus fidele Amant;
Mais le reveil bientôt détruiſant le preſtige,
Je ne retrouve plus qu'une agréable erreur,
Qui, fuyant, après ſoi ne laiſſe aucun veſtige,
Et ne fait qu'aggraver le poids de mon malheur.

O MA chere ZAÏS, quand le ſort moins contraire,
Me rendra-t-il les biens que j'ai ſitôt perdus?
Quand ſerai-je occupé du ſeul ſoin de te plaire?
Quand tous nos ſentiments enſemble confondus,
Ne formeront-ils plus & qu'un cœur & qu'une ame?....
Puiſſe cet inhumain ſouffrir autant que moi,
Qui des feux de l'Amour ſent éteindre la flamme,
Auſſitôt qu'une Epouſe eſt ſoumiſe à ſa loi;
Qui plonge ſes beaux jours dans l'ennui, la détreſſe,
Qui rougit de payer d'une ſimple careſſe,
Ces pudiques baiſers & ces tranſports ſi doux,
Qu'il achete ſi cher d'une indigne Maîtreſſe!
Cruel, qui dégradez le nom ſacré d'Epoux,
En trahiſſant la foi d'une ſimple promeſſe,
Quel crime a donc commis une femme envers vous,

En vous livrant ſon cœur & toute ſa tendreſſe ;
En vous ſacrifiant tant de rivaux jaloux ,
Qui de votre bonheur euſſent été peut-être,
Et moins enorgueillis & plus reconnoiſſants?
Quoi donc ! un doux lien a-t-il fait diſparoître
Ces charmes tant vantés , ces appas raviſſants?
Depuis qu'ils ſont à vous ne ſont-ils plus les mêmes?
Ingrat , du tendre Amour vous laſſez les bienfaits ;
Vous n'aimez plus , comblé de ces faveurs ſuprêmes . . . .
Vous n'aimez plus . . . Que dis-je ? aimâtes-vous jamais ?

Si vous ſaviez combien une fille timide ,
Inſtruite par l'exemple à craindre le danger ,
Héſite , réfléchit avant de s'engager ,
Et tremble de tomber dans les mains d'un perfide ?
Si vous ſaviez combien il en coûte à ſon cœur ,
Combien ſa pudeur ſouffre en ſecret & murmure,
En ſe laiſſant ravir cette éclatante fleur ,
Cette virginité , ſa plus riche parure ,
L'objet de tous ſes ſoins , ſa gloire , ſes tréſors !
Sa répugnance cede à vos lâches efforts ,
L'excès de ſon amour , vos larmes contrefaites ,
La traînent ſous un joug dont elle avoit horreur ;
Et c'eſt par des mépris , barbare que vous êtes ,
Que vous récompenſez une telle faveur.

On riroit de vous voir , après le mariage ,

Près d'un Epouſe encore aſſidu, complaiſant!...
Ah! rompez les liens d'un exécrable uſage,
Et priſez ce qu'il vaut, le beau ton d'à préſent.
Laiſſez railler un fol, laiſſez-le être parjure,
Etouffer le devoir, offenſer la nature:
Vous, oſez être juſte, être reconnoiſſant;
Oſez ſuivre un penchant & doux & légitime,
Commencez, & bientôt un autre, en rougiſſant,
Avouera ſon erreur, déteſtera ſon crime,
Et l'Hymen conſolé des maux qu'il a ſoufferts,
Alors vous bénirez la douceur de ſes fers.

NOUS nous plaignons par-tout de ces taches cruelles,
Qu'impriment ſur nos fronts nos femmes infidelles.
Ce mal n'eſt bien ſouvent qu'un ridicule effroi;
Mais, quand nous prouverions qu'elles ſont criminelles,
Nous-mêmes les forçons à nous manquer de foi.
Une femme eſt ſujette à la commune loi:
Son cœur, comme le nôtre, eſt ſenſible à l'injure,
Et ne peut pas toujours ne confier qu'à ſoi,
L'affront qu'elle a reçu, la peine qu'elle endure.
Un fardeau partagé devient moins onéreux:
La douleur d'une Belle aiſément intéreſſe,
Et le ſein d'un ami, réputé généreux,
D'un maſque de pitié ſait couvrir ſa tendreſſe.

Loin de moi cependant, qu'en lâche appro-
bateur,
Je préconiſe ici la pudeur étouffée,
Ni que de la vertu profane déſerteur,
Je prétende au ſcandale ériger un trophée ;
Non, fuſſiez-vous encor plus injuſte & plus dur,
Une Epouſe jamais ne fut autoriſée,
A venger, dans les bras d'un ſéducteur impur,
Son amour dédaigné, ſa beauté mépriſée.
Gémir, repréſenter, ſouffrir, ſont tous ſes droits.
Mais, vous, quand inſenſible à ſa touchante voix,
Vous vous faites un jeu de laſſer ſa conſtance ;
Vous qui tendez vous-même à ſa foible innocence,
Le piege où ſa vertu ſuccombe quelquefois,
Dans ſon crime du moins connoiſſez votre ou-
vrage ;
Voyez de vos travers le déplorable fruit,
Et ſoyez moins ardent à venger un outrage,
Que vous avez voulu, que vous avez produit.
Pourquoi ce double poids, cette double balance ?
Pourquoi, quand il s'agit de peſer une offenſe,
Vous livrer aux tranſports d'un aveugle courroux?
Si l'infidélité demande une vengeance,
Prenez la, j'y conſens; mais commencez par vous.
Le redoutable nœud de la foi conjugale,
Pour l'un & l'autre Epoux eſt d'une force égale.
Si donc vous exigez un ſi dur châtiment,
De celle qui lui porte une atteinte cruelle,

De quel droit penſez-vous le rompre impunément?

DIREZ-VOUS qu'autrefois à ſes devoirs fidele, (a)
Le Sexe méritoit une ardeur mutuelle,
Mais qu'il n'eſt pas ainſi des femmes de nos jours.
Voilà l'indigne cri d'une aveugle ſatyre,
Voilà comme un Auteur dans la rage,
A ſon zele fougueux permet un libre cours;
Mais celui que le vrai, que la Juſtice inſpire,
Il dira comme moi: dans ce ſiecle & toujours,
Le Sexe eut pour l'honneur une attache rigide.
Mieux que nous, il conçoit de pudiques amours.
Si la vertu nous plaît, lorſque d'un pas timide,
Nous ſuivons ſes ſentiers, c'eſt lui qui nous y guide.
Toi, qui vingt fois, peut-être, éprouva ſon ſecours,
Cenſeur audacieux, viens, écoute, & décide.

QUI donne à la vertu ſon luſtre & ſon éclat?
Les écueils, les aſſauts qu'elle évite ou ſurmonte?
Un Héros, s'il eſt fier de la mort qu'il affronte,
Dédaigne une victoire acquiſe ſans combat.

QUE nous en coûte-t-il, orgueilleux que nous ſommes,

(a) *Credo pudicitiam*, &c. Juv. Sat. VI. Boileau, Sat. X.

Pour

Pour ne tranſgreſſer pas les bornes du devoir ?
Le Sexe, pour corrompre & ſubjuguer les hommes,
Abuſe-t-il contre eux d'un injuſte pouvoir ?
Le voit-on ſur nos pas, ardent à nous pourſuivre,
Et la nuit & le jour ſe plaindre & ſoupirer,
Jurer qu'à nos rigueurs il ne pourra ſurvivre,
Nous ôter le loiſir, le temps de reſpirer ;
Et quand les beaux diſcours, & les feintes careſſes,
Et la louange outrée, & les vaines promeſſes,
N'ont pu nous aſſervir à ſon lâche deſſein,
Suivre l'impulſion d'une ardeur furieuſe,
Et ſoutenir, enfin, ſon offre impérieuſe,
D'un breuvage mortel ou d'un fer aſſaſſin ! (*a*)

Je tais cette partie honteuſe & mépriſable,
Dont l'infâme trafic révolte la pudeur.
Ce vil rebut du Sexe eſt peu conſidérable,
Et plus propre à guérir d'une amoureuſe ardeur,
Qu'à nous faire brûler d'une flamme durable. (*b*)

Le reſte en ſa conduite exprime ſa candeur,
Peint l'aimable vertu, reſpire l'innocence :

(*a*) Tout le monde ſait l'indigne traitement fait à la Marquiſe de Ganges, en haine de ſa vertu.

(*b*) Je pourrois ajouter que ce petit nombre de femmes, relativement au total, ne conſiſte guere que dans celles que nous avons ſéduites & rendues, pour ainſi dire, incapables de ſubſiſter autrement.

Il goûte le plaiſir d'aimer & d'être aimé.
Mais de quelque deſir qu'il ſe ſente animé,
Il rougiroit de faire une honteuſe avance ;
Il ne ſe permet rien qui bleſſe la décence.
Et quand il voit pour lui nos cœurs trop enflammés,
Loin d'attiſer encor les feux qu'il a fait naître,
Il cache, il nous dérobe autant qu'il en eſt maître,
Les dangereux appas qui les ont allumés.

QUE nous payons bien mal à ce Sexe docile,
L'attention, les ſoins qu'il s'impoſe pour nous !
Son exemple nous rend la vertu plus facile ;
Et nous, de ſon repos, de ſon bonheur jaloux,
Nous la faiſons pour lui ſi dure, ſi pénible,
Que même, en l'admirant, je la crois impoſſible.

CONSIDÉREZ un peu ce jeune turbulent,
Dans un cercle où l'admet ſon rang ou ſon audace :
Voyez-le voltiger, courir de place en place,
Le viſage enflammé, l'œil rouge, étincellant :
Qui ne diroit un loup que la faim dévorante,
Dans un terrein aride a long-temps tourmenté,
Et qui, voyant le chien loin d'un parc arrêté,
Cherche dans le troupeau la brebis innocente,
Qu'il brûle d'immoler à ſa voracité ?
Chacun à ſon aſpect garde un morne ſilence :
L'agréable propos, l'honnête liberté,
Le riant badinage ont fui de ſa préſence,

La fille vers ſa mere adroitement s'avance,
Et l'Epouſe rejoint l'Epoux qu'elle a quitté :
On ſe gêne, on s'obſerve, on craint de lui répondre ;
Mais lui ſans s'étonner, ſans ſe laiſſer confondre,
Avec un ton moqueur, un ſourire effronté,
Releve le diſcours, interroge, provoque,
Fait d'un terme innocent, une ſalle équivoque,
Fade production de ſon eſprit gâté,
Etourdit une femme & puis s'éloigne d'elle,
Se rapproche, & lui livre une attaque nouvelle,
Tâche de la ſurprendre en un coin écarté,
Et la fatigue au point que ſa témérité,
La force à dépouiller ſa douceur naturelle.

MAIS tout à fuir qu'il eſt, je le redoute moins
Que ce ruſé matois, que ce maître hypocrite,
A la tête penchée, à la face bénite,
Ce doucereux, ſavant dans l'art des petits ſoins ;
D'un Pere ou d'un Epoux il a ſurpris l'eſtime ;
Du fils il s'eſt rendu le confident, l'intime,
Le domeſtique entier ne jure que par lui :
Devant eux il pourſuit, il traverſe le crime,
Il vante la ſageſſe, il déplore l'abîme,
Où l'on voit ſe plonger la jeuneſſe du temps ;
Mais le traître, tout bas, ſuppute les inſtants,
Que dérobe à ſes feux leur préſence importune.
Au reſte, il ſçait venger ſa mauvaiſe fortune,
Il connoît les moments, où ſeul à la maiſon,

il pourra, ſans témoin, à celle qui l'attire,
Inſinuer, avec l'aveu de ſon martyre,
D'un amour impudent le funeſte poiſon.
C'eſt alors qu'à ſon aiſe, il change de langage,
Et qu'abuſant d'un cœur attendri, déſarmé : . . . .
Plaignons, plaignons plutôt le malheur où s'engage
Et l'amante trop foible & l'amant trop aimé.

QUI le diroit, à voir ce teint pâle & livide,
Ce front, où chaque jour, de ſa main homicide,
Le temps, aux doigts de fer, trace un nouveau ſillon,
Que ce ſpectre ambulant, ce viel octogénaire,
Sent encore de la chair le puiſſant aiguillon ?
Réduit à ne goûter qu'un plaiſir mercénaire,
Au précieux dépôt qui renferme ſon or,
Il porte, en ſoupirant, ſa main mal aſſurée,
Conſidére long-temps cet antique tréſor,
Le remet, le reprend, & le reſſerre encor :
Entre deux paſſions ſon ame eſt déchirée,
Plutus & Cupidon triomphent tour à tour, ...
Il ſacrifie enfin l'avarice à l'amour.

POUR ſéduire le Sexe, il n'eſt rien qu'on ne tente,
C'eſt pour lui qu'on écrit, c'eſt pour lui qu'on enfante,
Ces vers licentieux, ces lubriques accens,
Où le plaiſir reçoit un ſacrilege encens,

Où la pudicité n'eſt qu'une humeur ſauvage,
Et la Religion un ſtupide eſclavage.

Et nous lui dénierons le prix de la vertu ?
Et nous ſerons ſurpris que ſon honneur auſtere,
Si ſouvent attaqué, ſi ſouvent combattu,
Reçoive quelquefois une atteinte legere,
Ou ſi, laſſé de vaincre & réduit aux abois,
Sa pudeur à la fin fait un triſte naufrage,
Nous voudrons en tirer un cruel avantage,
Et nous en punirons tout le Sexe à la fois?

Pour toi, chere Zais, la médiſante envie,
N'oſeroit diſtiller ſon poiſon ſur ta vie,
Analogue en tout point à l'exacte équité,
Ton amour me répond de ta fidélité :
Pour commettre un forfait ton ame trop altiere,
Ton cœur trop généreux, trop grand pour y penſer;
Et c'eſt par des vertus qu'on t'a vu commencer,
D'un Hymen traverſé l'épineuſe carriere.
Ne laiſſe pourtant pas d'écouter des avis,
Dont peut avoir beſoin ton extrême jeuneſſe.
Un jour, ſi tu l'atteins, ton heureuſe vieilleſſe
Se félicitera de les avoir ſuivis.
Beaucoup, ainſi que toi, ſe feroient un ſcrupule,
De s'écarter en rien d'un rigoureux devoir,
Et préſentent pourtant, ſans s'en appercevoir,
A des yeux attentifs un faux, un ridicule,

Suivis preſque toujours d'un cruel repentir.
On veut ſe reſpecter, mais ſans s'aſſujettir,
Sans ſe donner le ton d'une auſtere Lucrece :
On aime mieux jouer la petite maîtreſſe,
Etudier ſes airs, ſes différents maintiens,
Ses ſignes, ſes clins d'œil, ſes fréquents tête-à-tête,
Ses rendez-vous ſans but, & tous ces jolis riens,
Qui font perdre le fruit des mœurs les plus honnêtes.

EVITE, ma ZAIS, ces étranges façons :
Quelle fatuité, quelle ſotte manie,
De craindre & provoquer la noire calomnie,
De vouloir être ſage & donner des ſoupçons !
Entre mille préſents, des mains de la nature,
Quand elle te forma, tu reçus un bon cœur,
Goûte de l'amitié la charmante douceur.
Tu ne lui dois pas moins une ame chaſte & pure ;
Aime à te décorer d'un ſi riche ornement.
La vertu ſans mêlange & ſans déguiſement,
Brille de tant d'éclat, que le vice lui-même,
Cherche à s'envelopper ſous ces dehors menteurs ;
Pourquoi donc, quand le Ciel dans ſa clémence extrême,
A daigné nous vêtir de ſes vives couleurs,
Rougir d'en exprimer l'auguſte caractere,
Comme ce ſerviteur pareſſeux, indolent,
Qui, pouvant profiter d'un précieux talent,

Sottement effrayé, le néglige & l'enterre ?
Négliger un talent, l'enfouir ! ah ! ma chere,
As-tu jamais compris la force de ces mots ?
Hélas ! de nos défauts, c'eſt le plus ordinaire,
Et celui qui devient la ſource de nos maux.
On redoute un travail ordonné ſalutaire,
On ſe plaît à croupir dans un lâche repos,
Et le vuide accablant d'une ame déſœuvrée,
Aux folles paſſions donne une libre entrée.

QUELLE néceſſité pour nous de travailler,
Me dira cette femme au ſein de l'abondance,
Et qui croit que, comme elle, à médire ou bailler,
Chacun gagne ſon pain, met toute ſa ſcience ?
Quelle néceſſité de travailler ! grands Dieux !
Ah ! de ce char brillant, où va votre molleſſe,
Dans un ſuperbe atour éblouir tous les yeux,
Sur cet infortuné, ce pauvre langoureux,
Forcez pour un moment votre délicateſſe,
A laiſſer tomber tous vos regards dédaigneux :
Ses cris, ſa nudité, ſon affreuſe miſere,
Tout ſon corps qui n'eſt plus qu'un dégoutant ulcere,
Fait gemir le paſſant & le glace d'effroi,
Vous feront mieux ſentir, vous diront mieux que moi,
A quoi votre travail peut être néceſſaire.

DANS ce monde bruyant où tu vas t'inſtaller,
Où de ce qu'on ignore on ſe plaît à parler,
Contre les loix, les mœurs, les divines merveilles,
La voix du libertin oſera s'élever:
Que ton ſilence, au moins, ſache déſaprouver
Le blaſphême inſolent qui bleſſe tes oreilles:
Jamais, jamais un mot qui donne un lâche aveu:
Et ſi l'indigne auteur de ce coupable jeu,
Tient de toi quelque choſe, ou bienfait, ou ſalaire,
Fais-en dans ta maiſon un exemple ſevere,
Dont le dernier des tiens puiſſe être épouvanté.
Du reſte, en chacun d'eux, vois un enfant, un frere,
Fais éprouver à tous la douce humanité,
Que le pauvre en ton ſein trouve une tendre mere,
La veuve ſon époux, & l'orphelin ſon pere.
Laiſſe cet inhumain, qui n'eſt bon que pour lui,
De crainte de manquer, entaſſer ſes richeſſes.
Qui ſait diſtribuer à propos ſes largeſſes,
Peut penſer à ſoi-même, & ſoulager autrui.

TA facile bonté, ton humeur douce, égale,
Ton abord gracieux, tes modeſtes bienfaits,
Ce généreux plaiſir d'une ame libérale,
De compter chaque jour les heureux qu'on a faits,
T'ont mérité l'amour, l'eſtime générale:
Sois jalouſe d'un bien ſi réel, ſi flatteur;
S'il en eſt ici-bas, c'eſt-là le vrai bonheur.

Qu'un

Qu'un autre, à mépriſer le timide vulgaire,
A n'offrir à ſes yeux qu'un front triſte & ſevère;
A marcher fierement, inſpirer la terreur,
A fouler à ſes pieds le reſte de la terre,
Mette dans ſon eſprit un chimérique honneur;
Toi, connois mieux où git la ſolide grandeur.
Ce dehors faſtueux, ce ſuperbe équipage,
Ces coureurs, ces valets qui m'ouvrent le paſſage,
Tous ces moyens qu'employe un mortel abuſé,
Pour relever ſon nom & briller davantage,
Atteignent rarement le terme propoſé:
De mon autorité ce pompeux étalage,
S'il n'eſt par la douceur ſagement tempéré,
On me rend en public un apparent hommage,
Et dans le fond des cœurs je me trouve abhorré.

Ce n'eſt pas que je blâme un luxe modéré:
Il eſt des temps, des jours, certaines circonſtances,
Où ton rang, ta fortune exigent de l'éclat:
Tel eſt l'heureux ſuccès d'un horrible combat,
D'un Prince déſirer la joïeuſe naiſſance,
Tout autre événement favorable à l'état.
Pique-toi dans ces cas d'une noble opulence,
Etale tes tréſors & ta magnificence,
Mais ſans que l'ouvrier ait jamais la douleur,
De t'avoir prodigué ſa peine, ſa ſueur,
Et de n'en pas goûter la juſte récompenſe.

POURTANT, de ces devoirs le principe établi,
N'opére, en les ſuivant, qu'une œuvre morte & vaine,
Lorſque de ſes bienfaits la bonté ſouveraine,
Peut reprocher à l'homme un criminel oubli.
Ce vice ſi commun, ce vice déplorable,
Parmi nous chaque jour fait d'horribles progrès:
Il peut laſſer le Ciel, & pour nous, à jamais
Fermer de ſes tréſors, la ſource intariſſable.
Redoute, ma ZAÏS, un exemple pervers:
Que l'ingrat, des beautés de ce vaſte Univers,
Des biens dont il regorge, admirateur ſtupide,
Où, courbé ſous le joug d'une honte perfide,
Dédaigne d'en connoître & d'en bénir l'auteur:
Toi, ſuis les mouvements de ta foi, de ton cœur;
Si tu vis; à ton *Dieu*, tu dois ton exiſtence;
Si tu ſuis la lumiere, il éclaire tes pas;
Si, voyant le néant des plaiſirs d'ici-bas,
Ton ame les rejette, il t'offre en récompenſe,
Le ſolide bonheur, de ſes divins appas,
Pour des ſiecles ſans fin l'heureuſe jouiſſance.

QUE ſi ce *Dieu* puiſſant, qui, du ſommet des Cieux,
La balance à la main, peſe & reçoit nos vœux,
Touché de nos déſirs, content de notre hommage,
D'une ſainte union t'accorde un nouveau gage, (*a*)

(*a*) Madame la Marquiſe de la Fayette a déja un Enfant.

Ah ! pour ce que tu dois à ce dépot chéri,
Interroge ton cœur, conſulte ta tendreſſe.
Elevé ſous tes yeux & dans ton ſein nourri,
Qu'il ſucce avec ton lait tes mœurs & ta ſageſſe :
Qu'il craigne le danger de la *ſéduction*,
Qu'il imite leur pere en ce qu'il a de bon ;
Il a quelques vertus, puiſqu'il a ſçu te plaire :
Puiſſe de tes enfants, la conduite exemplaire,
De tant de leurs égaux accuſer les erreurs !
Puiſſe leur reſſemblance, à l'Epoux qui t'adore,
Les rendre à mes eſprits plus précieux encore !...
Puiſſe.... mais je ne fais qu'irriter mes douleurs :
Mon papier de nouveau s'imbibe de mes pleurs,
Et ma vue obſcurcie a peine à reconnoître
Les lettres que ma main s'efforce de tracer.
Puiſſent ces foibles traits ſans riſque traverſer
L'eſpace douloureux qui m'arrache à mon être,
Et qui pour mon malheur, va chaque jour s'ac-
croître !
Puiſſe l'acharnement de l'Anglois odieux,
Ceſſer de me tenir éloigné de tes yeux !...
Vis, chere Epouſe, vis tranquille & fortunée,
Garde le ſouvenir du plus tendre hymenée ;
Oppoſe ton courage à la rigueur du ſort,
Et qu'un jour, ſi j'échappe à la cruelle mort,
Le plaiſir conſolant de jouir de tes charmes,
Et de voir ton bonheur, faſſe ſécher mes larmes.

POST-SCRIPTUM.

De Lancaſter, le 25 Janvier 1778.

AU moment que j'allois fermer ce Paquet, le Chevalier de *Pont-Chartrain* vient de me remettre quelques Extraits d'un Ouvrage Boſtonien, qui a pour titre LES LIONCEAUX, (*a*) dont il a fait lui-même en partie la traduction. C'eſt partout un agréable perſifflage ſur la cauſe, l'injuſtice, & le ſuccès de cette Guerre. Cette fine Allégorie, dont l'idée m'a paru auſſi neuve qu'ingénieuſe fait ici beaucoup de bruit ; dès que cet Ouvrage ſera traduit en entier, je te le ferai paſſer.

TU ſçais, mon Ange, que la *Lionne* de la Tour de Londres fit deux *Lionceaux*, & que les Anglois leur donnereut le nom de leurs Amiraux *Ogle* & *Vernon*, aujourd'hui ils leur donnent

(*a*) Par M. Wilfeh.

celui de leurs Généraux *Howe & Burgoine.* (*Baſe de l'Allégorie.*)

La Lionne, *priſe pour la Ville de Londres*, comparée à cette fameuſe *Louve* qui allaita *les Fondateurs de Rome*, tournant toute ſon ambition & ſa rage contre ſes enfants, veut que nos *Lions*, au lieu de traîner une vie obſcure dans leur Patrie, aillent ſignaler leur courage dans l'Amérique ſeptentrionale, & après leur avoir dépeint l'opulence de cette Contrée, la droiture de ſes Habitants, jalouſe, furieuſe d'y rencontrer des vertus qu'elle n'a pas, elle leur en propoſe le pillage, comme une expédition utile & glorieuſe.

Le Vaiſſeau dans lequel nos aventuriers doivent paſſer dans cette riche Contrée, eſt comparé au Navire *Argo*, (*a*) & voici la deſcription qu'il en donne.

. . . . . .

. . . . . .

Mais l'habile main qui l'a fait,
A mis un rapport ſi parfait,

(*a*) Navire des Argonautes ſur lequel Jaſon avec les Princes Grecs alla conquérir la Toiſon d'Or. On prétend que c'eſt le premier Vaiſſeau qui fut ſur la mer ; il fut appellé Argo, du nom d'*Argus*, fameux Architecte qui l'inventa.

Entre la matiere & l'ouvrage,
Entre la façon & l'uſage,
Qu'à l'aſpect ſans être devin,
On ſçait le projet & la fin.
Des plumes d'Oiſons & de Grues,
Enſemble artiſtement couſues
De ce Chef-d'œuvre ſont le corps.

SON grand Mât mouvant par reſſorts
N'eſt compoſé que de Guinées,
Et d'*adreſſes* bien raiſonnées.
Ses Ancres tridents redoutés,
Sont des extraits d'*annuités*.
Ses Voiles ſont de fine amorce,
Les Cordages d'éponge torſe;
Et ſon Leſte un gros de Toris (*a*)
Dans la contrebande nourris.
. . . . . .
. . . . . .

APRÈS des avis à peu près ſemblables à ceux que le Soleil donne à *Phaëton*, la mere congédie ſes enfants.

. . . . . .
. . . . . .

(*a*) Nom de parti en Angleterre très-difficile à définir, autrement qu'en diſant: que les *Torris* ſont oppoſes aux *Wings*.

Adieu.... pour lors ſe hériſſant
Le couple part en rugiſſant.
Pouſſé d'un courage délire,
Ils montent le fatal Navire.
L'injuſtice & l'aveuglement,
Préſident à l'Embarquement.
La fureur, la rage & l'envie,
Du fol orgueil toujours ſuivie;
Pliant ſous le faix des lauriers,
Eſcortent nos aventuriers.
Celle-ci riant aux étoiles,
A déja déployé ſes voiles;
Cette autre trace le chemin
Et prend le gouvernail en main.
L'autre ſuçant une couleuvre,
Ordonne & conduit la manœuvre.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mais déja nos fiers *Argonautes*,
Découvrent les riantes côtes,
Dépoſitaires de la mort!
Déja d'un généreux effort,
Ils ont ſur la rive tremblante
Fait légérement leur deſcente;
Et déja d'un front orgueilleux,
Ils ont ſur le roc ſourcilleux,
De Plutus, riche ſanctuaire,

Mis une griffe téméraire,
De joie ils ſe battent les flancs,
Et de leurs yeux étincelants,
Ils dévoroient déja d'avance,
L'objet de leur folle eſpérance.
. . . . . .
. . . . . .

CEPENDANT les *Dieux* attentifs à la deſtinée des braves *Anglo-Amériquains*, délibérerent ſur cet événement. La *vertu*, la *liberté*, & le *Dieu des richeſſes*, allarmés pour une Contrée, où ces *Divinités* ont fixé leur Empire, viennent implorer la protection de *Jupiter*. (*a*) Et ce Dieu prenant la parole, dit :

Si juſqu'ici tranquillement,
Nous avons ſur l'événement,
Laiſſé dormir dans le ſilence,
Notre infaillible providence,
C'étoit pour mieux mettre en leur jour,
Les excès dont ſe plaint ma Cour.
Mais le terme de l'indulgence,
Eſt expiré; de la vengeance,
L'heure fatale va ſonner,
D'un doigt qu'on ne peut détourner,
Le Deſtin même l'a marqué.

(*a*) Le Roi de France.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Il dit, & le Dieu des richeſſes,
Des Eumenides vengereſſes,
Rejettant le trop lent ſecours,
Aux moyens plus prompts a recours.
Une juſte métamorphoſe,
Eſt la peine qu'il leur impoſe;
Le Navire devient plongeon,
Et le Pilote un vil gougeon.
Tout le reſte de l'Equipage,
Se change en Oiſeaux de paſſage.
De nos aſſaillants altérés,
Les ongles jadis ſéparés,
Se confondent, ſe réuniſſent,
Leurs dents cruelles s'applatiſſent;
Leur poil fauve ſe change en gris
Leur criniere en hideux replis;
Leur queue, ornement de leur race,
A celle d'un âne a fait place.
Leur terrible rugiſſement
N'eſt plus qu'un faux henniſſement,
Et leurs oreilles allongées,
En tuyaux d'orgues ſont changées;
En un mot, Pollux & Caſtor,
Deviennent deux francs ânes d'or.

. . . . . .
. . . . . .

CETTE chûte, à mon avis, eſt très-heureuſe; la prédiction ne l'eſt pas moins, & tout conſpire à me perſuader qu'elle aura bien-tôt ſon effet. Juſqu'à préſent tout répond à nos vœux.... Notre TURENNE ne perd pas un inſtant de vue le Général Howe, & j'aime à croire que bientôt nous porterons la ſanté de LOUIS dans Philadelphie, & dans l'attente des plus grands événements.

Je ſuis, &c.

16681

Fx Fayette

(Gilbert Motier, Marquis de)

Général

né en 1757, mort en 1834

— Mme de La Fayette —

4 A Sans signature — Chavaniac 27 mars 1785

Lettre d'amour —

4 S Sans nom ni sceau d. Confiance ——

Chavaniac le 27 Mars 1783

Vous êtes trop cruelle, ma chère Aglaé, vous connaissez les tourments
de mon Cœur, vous savez qu'il est déchiré entre l'amour et le devoir,
et vous exigez qu'il prononce sur cette Malheureuse Resolution!
Vous Voulez avoir le tout pour moi que je n'aurais pas la force de toutes
les fois je me suis tenu dit, je me suis tout promis, je me suis dit
dit à moi même, et toutes les fois l'instant de vous voir, de vous toucher
a trop bien prouvé ma foiblesse. je n'ai pas eu même trop mon mot,
je l'ai cherché cependant, mais sans être fâché de ne pas la trouver.
Les Raisons sont si Bonnes, et elles sont si contraires à mon Cœur.
Quand je Reviens d'Amérique, mon aimable Amie, est-ce vous, est-ce
moi, qui prêchas sur cette Mission d'être ensemble. Rappelle vous
mes instances, vos Refus, nos disputes. je vous ai accusé de Repugnance,
vous m'avez accusé de Manque de delicatesse. Nos querelles finissaient

Comme toutes les querelles d'amour, mais quoique l'emporte par ma
passion, je me rappelais et les reproches de vos parents, et les efforts
que je faisais pour vous oublier. Tous les jours, nouvelle résistance
et par conséquent nouveau remords. j'étais heureux, cependant
pour l'avouer, mais vous ne viviez pas, et car vous qui régniez
tandis que j'ai presque toute la jouissance. à peine conservais-je vos
fils dans combat, et le dernier portrait que vous avez pris, me repro
à chaque instant mon défaut de fidélité. à chaque instant vo
vous perdez pour moi, et pour me le faire mieux sentir, vous reg
de partager ce que j'éprouve. et vous exigez encore que je décide
de vous ne connaissez que trop ma passion, mon emportement,
mon entier abandon. vous avez trop vu mes combats, et ma faiblesse
vous m'avez connu, vous m'avez aimé tous les jours de vie; ma
vous ne m'avez jamais connu généreux qu'en spéculation, et quoique
bien haute, je veux si je puis l'être une fois dans la pratique

Il y a plus d'un an que tous travailles à Rompre le genre de liens. Chaque jour a vu Redoubler vos efforts. Chaque jour tous avez éprouvé en mon Humeur, en mes Silences. Tous pensiez à prendre un dernier moyen, car le plus Cruel pour moi, mais celui là seul pouvait Réussir, et la seule question est de savoir si je suis un Honnête Homme. Tous mettez en mes mains votre Repos, votre Sureté, Bien plus encore tous le savez. je ne parle plus de votre famille, car pour le Reste du monde, vous renonciez plus à tout Bonheur. Tous Connaissez l'étendue du Sacrifice. Tous m'avez cru pouvoir Valoir à l'idée seule de ce Rapprochement.

Mais enfin, depuis un an, je vois qu'il ne s'agit plus que de mon Bonheur. je ferai taire mon Cœur et comme tous savez Sagement prévu, je suis plus mon maître dans une Lettre que dans une Conversation. il eut été plus Facile de méconter le Malheur de pouvoir Mais puisque tous savez Voulu, soyez Contente, mon amie, Jacko

que mon Cœur en Delirait s'il en apprenait. il le faut donc; j'ai long
quitté ma plume avant de l'écrire. mais enfin c'est votre devoir, celui
de votre famille. Sur pour vous en Depend. j'aurais vous Besoin de
mon opinion. car Honnête Homme pourrait vous conseiller de vous
perdre. non mon ami, et quoiqu'il en coûte, je vous conseille de
que la Raison vous dicte, et l'Honnêteté exige.

La prenant le parti, mon ami, je connais Bien tout ce que
a d'affreux. je sens Bien qu'il me manque plus que mon opinion, et
que vous devez vivement en avoir. car à moins Sur Jurer s'il pouvait
vous me condamnerais pas l'Honneur de la Décision : cette Belle loquette
est loin de la Noblesse de vos Sentiments. Soyez donc tranquille,
puisque vous ne devez pas être Heureux. Soyez donc depuis un an,
vous en Souhaite bonne !

Quand aux Bêtises qu'on vous dit, je ne veux pas ôter ce Filles aux
à votre famille. vous savez vous même, et vous ~~savez~~ sayez encore mieux que
jour ce que c'est que les gens. mais au moins mon Cœur est à moi, et
Aglaée, tout ce que vous est, tout ce que je te dois jamais ne me tendresse, et
Rien, plus même rien, ne m'empêchera de t'adorer

ci bien des torts montieux, aussi la foule de bienfaiteurs et de fous qu'elle
soit bien indulgente. j'espere cependant qu'un jour je reparerai ces torts, et payerai
mes dettes, et l'hiver approchant et payement ne peut pas mal tomber. Les
ne les boissons à multiplient. j'ai donné à l'homme que vous m'avez recommandé
la Lettre qu'il desiroit, et j'espere qu'il reussira, s'il est possible, veuillez vous bien
mmer son adresse à l'homme qui vous porte cette Lettre afin je voudrois
voyer chez lui, j'ai une occasion de lui faire vendre un petit chien et
voyons un petit secours pour se nourrir veuillez vous me montrer
vous m'engagerez offrir mes tendres hommages à m.r Fayolle, et recevoir
l'assurance du plaisir que j'ai à devoir la bienfaitrice, la votre et celle
de la charmante famille ou l'on a bien voulu me traiter.

j'ai l'honneur d'être avec respect votre très humble et très obeissante

servante

noailles de lafayette

ce 8bre.

November, 1934
-1668 3-
L.C. Photos
(Perry Lee) pt II
no. 176

Comanches

Chief Quanah Parker

Chief Buffalo

E 778
P 76c